

Annick Sterkendries

*On n'arrête pas les vagues*

Galerie Delacroix de l'Institut français, Tanger

14 février – 7 avril 2019

Lorsqu'Eugène Delacroix arpente les rues de Tanger en 1832, il choisit d'esquisser des scènes et des gens ordinaires. Le simple fait d'être ailleurs signifiait au peintre le renouvellement de sa vision du quotidien.

Annick Sterkendries montre-t-elle des scènes et des gens ordinaires ? Tant dans ses dessins que dans ses photographies, la vie quotidienne semble remplir son œuvre. À bien y regarder, se dévoile plus précisément l'espoir d'un retour à une routine, à des habitudes. Se révèle l'attente d'une amélioration notable d'un quotidien que la part d'humanité choisie par Annick Sterkendries a perdu. Cette part d'humanité attend mais de manière contrainte. Elle est en pause mais elle travaille sans cesse à sa remise en mouvement. Tel est son objectif.

L'image photographique est le résultat d'une mécanique et d'une chimie, donc d'un système rationnel. Elle est l'objet révélé par l'objectif de l'appareil. Pour autant, les images d'Annick Sterkendries sont-elles le seul résultat d'un photo-reportage ?

Théodor Adorno, philosophe, pour comprendre ce qu'est l'œuvre d'art, notamment après le chaos de la seconde Guerre mondiale, énonçait que l'art faisait le constat d'un réel au présent, un réel complexe, dur, parfois laid, imparfait. Du photo-reportage donc ? Pas seulement, car l'art, en même temps qu'il constate l'imperfection d'un réel injuste, porte la promesse d'une possibilité de modifier ce réel. L'art projette ainsi une utopie sans que l'artiste envisage la concrétisation de l'utopie. Pour Adorno, l'art ne peut continuer d'être qu'à la condition de maintenir l'utopie à l'état d'utopie.

Annick Sterkendries prélève des fragments du réel à Tanger, Lampedusa, Calais... Lassée de l'image creuse et manipulée produite par les médias, elle part pendant trois ans à la rencontre de ces personnes que la convention médiatico-politique a désigné comme « migrants ». En rencontrant cette part d'humanité travaillant à sortir de l'attente dans laquelle elle est stoppée, Annick Sterkendries ne fait pas chronique. Elle ne restitue pas une suite de témoignages, de reportages. Elle ne dit pas comment les choses – cette chose dénommée « le problème des migrants » - sont arrivées mais elle affirme comment elles peuvent arriver. Et c'est là le propre de l'art : remettre du pouvoir dans le récit imposé par le Pouvoir.

Pour remettre du pouvoir, Annick Sterkendries fabrique un masque-cagoule d'oiseau. Elle demande à qui le veut de le coiffer et de poser. Poser dans sa pause contrainte. Le migrant (ou l'exilé, c'est selon), se transforme dès lors en chimère, en être extra-ordinaire, lui qui est en quête d'un retour à l'ordinaire. Femme ou homme-oiseau, il devient temporairement libre, par la dissimulation de son visage et par la symbolique de l'image de l'oiseau. Annick Sterkendries le libère de sa condition d'exilé (ou de migrant, c'est selon) car ainsi déguisé, il est au carnaval, il est dans cette fête qui célèbre la possibilité d'un monde à l'envers, quand le roi se déguise en esclave et l'esclave en roi. Annick Sterkendries lui redonne du pouvoir

car cette personne-oiseau n'est plus, le temps de la pose, ce que la société l'enjoint d'être : un clandestin.

Elle est oiseau :

« Regardez-les passer ! Eux, ce sont les sauvages.

Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,

Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages.

L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons ». (Jean Richepin, *Les oiseaux de passage*, 1876)

Vos poumons. Mes poumons. Les miens qui respirent l'air de mon intérieur confortable, chez moi qui siège sur des chaises à médaillon, à l'abri de l'extérieur dont je me protège par des paravents, sirotant mon breuvage dans un verre à pied gravé et me tamponnant les commissures avec une jolie serviette brodée pour ne pas souiller la nappe blanche. Telle serait mon utopie ? Utopie bien faible que celle qui préserve mon confort, qui m'autorise à le goûter, à le consommer dans l'indifférence et l'ignorance volontaire de ces mouvements massifs de populations qui ont construit notre humanité, depuis le départ d'une poignée de nos ancêtres du cœur de l'Afrique il y a des millions d'années. Utopie si faible qu'elle n'en est plus une. A l'art de maintenir l'utopie en tant qu'utopie.

Et ces meubles, cette vaisselle, ce linge de maison, c'est la vie qui rencontre l'art. C'est l'art, pour citer Robert Filiou, qui rend la vie plus intéressante que l'art. C'est l'art, modeste, qui vise sa dissolution dans la vie, tant il recherche le Vrai, tant il refuse l'artifice. Et ce depuis 200 ans, depuis le Romantisme, depuis Delacroix.

La vie, c'est l'ordinaire, c'est notre commun. Annick Sterkendries nous le rappelle. Ses photographies, ses dessins, ses installations font que l'ordinaire, celui que cherchait à capturer Delacroix en arpentant les rues de Tanger, converge vers l'exceptionnel de l'art. Et tout l'art d'Annick Sterkendries fait que cet « ordinaire devient Beau comme trace du Vrai » (Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, 2000).

Pascal Thevenet